Document généré le 9 août 2025 01:27

Nuit blanche, magazine littéraire

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Fiction

Gérald Baril, Jean-Paul Beaumier, Gaétan Bélanger, Patrick Bergeron, Michèle Bernard, Pierrette Boivin, Marianne Bouchard, Yvan Cliche, Jean-Guy Hudon, Thérèse Lamartine, David Laporte, David Lonergan et Julie Pelletier

Numéro 159, été 2020

URI : https://id.erudit.org/iderudit/94085ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Baril, G., Beaumier, J.-P., Bélanger, G., Bergeron, P., Bernard, M., Boivin, P., Bouchard, M., Cliche, Y., Hudon, J.-G., Lamartine, T., Laporte, D., Lonergan, D. & Pelletier, J. (2020). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (159), 54–59.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

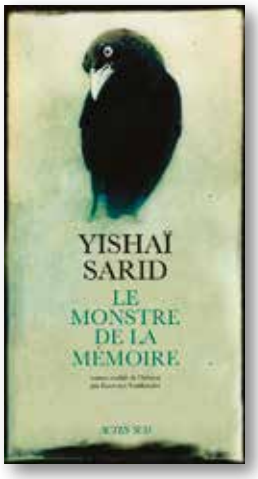
Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Yishaï Sarid
LE MONSTRE DE LA MÉMOIRE
Trad. de l'hébreux par Laurence Sendrowicz
Actes Sud, Arles, 2020, 158 p. ; 34,95 $

Est-il concevable que nous puissions écouter Bach, confortablement assis dans un fauteuil, alors que se déroule devant nos yeux l'exécution de femmes et d'enfants ? Voire que les bourreaux puissent rentrer chez eux sans être importunés et retrouver les leurs au terme d'une banale journée de travail ?



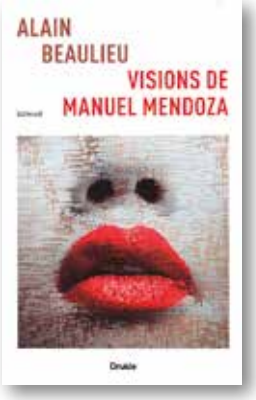
Plusieurs auteurs se sont attaqués à ces zones sombres du comportement humain, dont Hannah Arendt, qui a patiemment et rigoureusement décortiqué les racines du mal qui ont conduit à la Shoah. En faisant ressortir la banalité du processus mis à nu, qui reposait notamment sur la déresponsabilisation des intervenants, elle en a démontré la froide et terrifiante efficacité. L'instinct de survie et la peur devant un danger imminent peuvent modifier notre comportement de façon irréversible, et modifier les préceptes moraux auxquels nous nous ralliions et adaptions jusque-là notre conduite. *Le monstre de la mémoire*, de Yishaï Sarid, aborde cette délicate question sous l'angle de la fiction.

Le roman prend la forme d'une lettre qu'adresse un jeune historien israélien au président de Yad Vashem, l'institut international pour la mémoire de la Shoah. Ayant dû renoncer à la carrière diplomatique à laquelle il aspirait, le rédacteur de la lettre, dont le nom est tu comme pour mieux faire écho aux milliers de disparus, relate à son vénérable interlocuteur comment il a été amené à poursuivre des études en histoire qui l'ont conduit à se spécialiser sur les processus d'extermination mis en place par les nazis dans les camps de la mort en Pologne. À défaut d'obtenir un poste de diplomate ou de professeur dans une université, le voilà devenu guide-accompagnateur de groupes de lycéens et de jeunes recrues. Les visites, qui s'étendent souvent sur plusieurs jours, se déroulent en Pologne, où sont conservés les vestiges des camps de la mort. Le frais émoulu docteur en histoire est ainsi obligé de s'éloigner régulièrement de sa femme et de son fils pour s'acquitter de sa mission, préserver la mémoire du passé et maintenir vivant dans l'esprit des jeunes générations l'immense sacrifice des générations précédentes ayant conduit à la naissance d'Israël. L'objet véritable de la longue missive se dévoile au fur et à mesure que nous sont relatés le déroulement des visites et l'impact que produisent ces dernières sur les lycéens et les jeunes recrues militaires bientôt appelées à servir sous les drapeaux. L'investissement personnel et professionnel du jeune docteur, qui voit bientôt avec fierté sa thèse publiée par un éditeur, fait face à l'indifférence des groupes d'élèves. Plus le protagoniste met d'ardeur et de rigueur dans la préparation et la prestation de ses visites, plus le désintéressement qu'il éveille auprès des jeunes le désole et l'irrite, ces derniers se comportant comme n'importe quel groupe d'élèves à qui l'on veut imposer la vénération d'une mémoire collective, ici glorifiée. Une colère sourde grandit au fil des pages, et l'on devine qu'un événement malheureux a dû se produire pour justifier le renvoi du docteur devenu guide-accompagnateur et l'envoi d'une aussi longue missive au président de Yad Vashem. La participation à un projet de propagande national filmé, supervisé par l'armée, lui ouvre les yeux. Loin de servir à rappeler ce qui s'est passé dans les camps de la mort – rôle de l'historien –, ses connaissances servent plutôt à réécrire l'histoire dans un tout autre but, sans égard à la véracité des faits. D'où le titre du roman, dont l'impact est d'autant plus percutant qu'il nous est livré sous l'angle de la banalisation du tourisme de l'horreur. Un roman qui se lit d'une traite, et qui colle à la mémoire.

Jean-Paul Beaumier

Alain Beaulieu
VISIONS DE MANUEL MENDOZA
Druide, Montréal, 2020, 336 p. ; 24,95 $

La mort est une loterie qui ne fait que des perdants. Un jour elle débarque, sans s'annoncer, et fauche ce qui vous est le plus cher.



Le médecin Manuel Mendoza le constate avec plus d'acuité le matin où il trouve le corps avachi de sa femme, gisant au bas des escaliers de la maison familiale. Ne lui restent plus alors que les souvenirs, bien vifs ceux-là, qui ont ponctué trente ans de vie commune.

Dans son quinzième roman, Alain Beaulieu porte un regard attendri sur le processus de deuil conjugal. Ses *Visions de Manuel Mendoza* retracent la remontée vers la sérénité du personnage éponyme, un être sensible et attachant, soudain confronté à la perte de son grand amour. Comme pour s'accrocher aux derniers signes de la présence de son épouse, Mendoza prend la tête des Éditions du Soupir qu'elle dirigeait avant sa mort. Jusqu'au jour où un manuscrit, chef-d'œuvre de surcroît, lance le bon médecin sur les routes fictives traversant les non moins fictives Terres rouges d'un pays anonyme.

L'un des aspects les plus intéressants du récit réside sans contredit dans le questionnement métafictionnel que ce départ met en branle, et dans les moyens mis en œuvre par Beaulieu, avec les mises en abyme que cela comporte, pour interroger le statut et les limites de la fiction romanesque. Ainsi, en traversant le territoire des Terres rouges en quête du fils perdu, le médecin part-il sur la base du témoignage offert par le récit posthume de sa femme, écrit sous pseudonyme. Mais jusqu'à quel point le « mentir vrai » du roman est-il fiable ? La question est d'autant plus prégnante que le nœud même de l'intrigue principale repose sur le postulat que Gabriela aurait mené une double vie, que sa vie « réelle », donc, serait marquée par l'invention bienveillante, les fausses apparences, bref, par une bonne part de fiction.

L'écriture spéculaire montre néanmoins des aspérités, la principale étant que résonne la voix de Beaulieu derrière certains commentaires de Mendoza : « Tout part de la cellule et des atomes qui la composent, et de quoi d'autre encore que nous ne connaissons pas. Et cet irréductible mystère ne s'exprime pas de plus belle manière que par les arts et la littérature ». Que ce genre de remarque tienne moins du médecin, éditeur néophyte, que du professeur de lettres, ne gâte pourtant rien : *Visions de Manuel Mendoza* est un roman habile, intelligent et agréablement écrit.

David Laporte

Marie-Ève Thuot
LA TRAJECTOIRE DES CONFETTIS
Les Herbes rouges, Montréal, 2019, 624 p. ; 31,95 $

Cet ambitieux roman choral, qui a valu à son auteure de devenir en mars 2020 la lauréate québécoise du Prix des Rendez-vous du premier roman – Lectures plurielles, lui a fait remporter deux mois plus tard le Prix des libraires du Québec. Deux récompenses pleinement méritées pour cette magistrale exploration de la sexualité des couples.

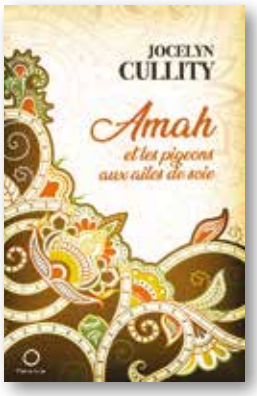
Se déroulant à différents moments, surtout en 2014 et 2015, mais aussi en 1899, 1984, 1999 et 2026, *La trajectoire des confettis* présente l'histoire familiale et sentimentale d'une fratrie. Xavier, barman au bar Chez Hélie, n'a pas couché avec une fille depuis seize ans et souffre d'inhibition. Sa petite amie précédente, Fanny, avait été victime d'agressions sexuelles et Xavier, honteux d'être un homme, ne savait pas comment se comporter envers elle. En janvier 2015, il aperçoit en fin de soirée une cliente aux vêtements bigarrés et tatouée à la main d'un diplodocus, commandant des « cerveaux » (un cocktail à base de schnaps, de crème irlandaise et de grenadine). Il est dès lors fasciné par cette jeune femme qui se donne des noms de reines, tient un blogue de textes érotiques et verse dans la mythomanie. Zack, le frère aîné de Xavier, forme un couple ouvert avec Charlie, une femme-enfant créatrice de papier peint. Les fréquentes aventures extraconjugales de chacun sont un piment pour la sexualité de leur couple, mais une tendance de Charlie inquiète Zack : elle fantasme sur les adolescents et il craint (à juste titre) que cette déviance ne lui attire des ennuis. Louis, le frère cadet, est enfermé dans un schéma amoureux : il forme des couples qui ne durent jamais plus de six mois ; à la Saint-Jean-Baptiste et à Noël, chaque année, il a une nouvelle compagne à présenter à sa famille. Enfin, Justin, le demi-frère, se retrouve père monoparental d'une fillette, Rosalie, qui manifeste très tôt un tempérament rebelle et le désir de devenir stérile. Une chose en amenant une autre, le roman de Thuot aborde une abondance de sujets : le mariage entre un neveu et une tante, la sexualité des castrats, la revanche des berceaux, les stéréotypes de genre, la philosophie « extinctionniste », parmi bien d'autres encore.

S'il avait été le moindrement mal ficelé, un tel roman aurait donné lieu à un étourdissant fatras. Or, pour le plus grand plaisir du lecteur, Thuot allie le don d'imaginer à celui de raconter, offrant une œuvre coulante et maîtrisée, comme le sont très peu de premiers romans.

Patrick Bergeron

Jocelyn Cullity
AMAH ET LES PIGEONS AUX AILES DE SOIE
Trad. de l'anglais par Carole Noël et Marianne Noël-Allen
Pleine lune, Lachine, 2020, 305 p. ; 27,95 $

Si l'Inde est indépendante depuis 1947, sa lutte pour la liberté a commencé en 1857, au moment de la rébellion des habitants de Lucknow, capitale de l'Uttar Pradesh. Faits réels et fiction se croisent dans le récit de cette première révolte, matée par la tristement célèbre Compagnie britannique des Indes orientales.



Près de cent ans, il aura fallu près de cent ans pour que cet immense pays se libère de la domination du Royaume-Uni – domination qui lui a été imposée sous le règne de la reine Victoria – et pour qu'il devienne enfin l'Inde moderne, grâce à la lutte marquée par la résistance non violente du Mahatma Gandhi.

Dans *Amah et les pigeons aux ailes de soie*, l'auteure Jocelyn Cullity raconte les péripé-

ties de cette effroyable guerre impériale, faite de tromperies, de massacres et d'horribles carnages. La protagoniste Amah, d'ascendance éthiopienne musulmane, est un personnage fictif, une « garde du corps de la famille royale et membre de la Brigade rose ». Elle a le devoir de protéger son amie et confidente la Bégum Hazrat Mahal (1820-1879), une des ex-épouses du roi Wajid Ali Shah (1822-1887), exilé par les Britanniques à Calcutta en 1856.

Parce que trop souvent ce sont les vainqueurs qui écrivent l'histoire, l'auteure a voulu donner ici une voix forte à un peuple conquis, à une ville martyre. Elle a surtout privilégié la voix des femmes, s'inspirant du journal de son arrière-arrière-arrière-grand-tante qui vivait à Lucknow durant les hostilités. La ville, assiégée et détruite par les Anglais, a été reprise et défendue par ses habitants, pour être finalement conquise par les Britanniques en 1858. Les meurtres, les viols et les pillages suivront : « Des milliers de soldats anglais prennent part à une chasse aux trésors dans Lucknow. Ils ont entendu dire que des perles avaient la grosseur d'un œuf ».

Pendant plus de dix ans, Jocelyn Cullity a fouillé l'histoire de l'Inde, et la qualité de son travail se reflète dans le récit. Carte géographique, glossaire et liste des personnages – où il aurait été cependant utile de distinguer les personnages réels des personnages fictifs – facilitent la lecture du roman.

La famille anglaise de l'auteure a vécu en Inde durant cinq générations. Pour sa part, elle est née en Australie et a vécu à Toronto, avant de s'installer à Columbia, au Missouri, où elle enseigne la création littéraire à l'Université Truman.

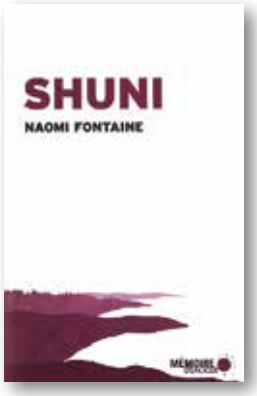
En 2018, Jocelyn Cullity remporte le Best Book Award, catégorie roman historique, pour *Amah et les pigeons aux ailes de soie*. En 2019, elle publie une suite à la saga, intitulée *The Envy of Paradise* (*L'envie du paradis*), pas encore traduite en français, dans laquelle on retrouve les personnages de la Bégum Hazrat Mahal et de Wajid Ali Shah, le dernier roi de l'Inde.

Michèle Bernard

Naomi Fontaine
SHUNI
CE QUE TU DOIS SAVOIR, JULIE
Mémoire d'encrier, Montréal, 2019, 160 p. ; 19,95 $

Pour sa troisième œuvre publiée, l'auteure de *Kuessipan* (2011) et de *Manikanetish* (2017) s'est vu attribuer le Prix littéraire des collégiens 2020. Sous la forme d'une longue lettre adressée à une amie d'enfance sur le point de revenir à Uashat après des années d'absence, la narratrice lui raconte ce qu'elle doit savoir sur les siens.

Cette amie, Julie – « Shuni » en langue innue, où les sons J et L sont imprononçables – n'appartient pas à la communauté, même si elle a passé une partie de son enfance à Uashat. Son père est le pasteur qui a fait bâtir l'église baptiste devant le Conseil de bande. Alors que tout les différenciait, la narratrice



et elle s'étaient liées d'amitié. Aujourd'hui diplômée en travail social, Julie s'apprête à revenir en tant que « missionnaire ». Pour qu'elle ne se méprenne pas sur le compte des Innus et pour lui faire voir autre chose que les navrantes statistiques sur le décrochage scolaire, la toxicomanie ou le suicide, la narratrice trace un portrait bien senti de son peuple et de sa réalité, s'inspirant d'un voyage à Haïti où elle a pu constater le décalage entre « ce que l'on croit » et « ce qui est ». Le sous-titre de l'ouvrage, *Ce que tu dois savoir, Julie*, est d'ailleurs un clin d'œil au livre de Dany Laferrière, *Tout ce qu'on ne te dira pas, Mongo*.

Même s'il est présenté comme un roman, *Shuni* relève davantage de l'essai autobiographique et de la prose poétique. L'auteure y aborde une diversité de sujets : la sédentarisation, le rapport innu au temps, au travail et au sport, l'amour du territoire, la figure de la mère, les préjugés contre les femmes autochtones… Elle relate des souvenirs d'enfance, évoque la douloureuse perte de son père Marco, mort jeune dans un accident, ou se tourne spontanément vers son « Petit Ours », Marcorel, le fils qu'elle a nommé en son honneur et en celui du peintre Marc-Aurèle Fortin. Elle procède aussi à certaines mises au point, montrant par exemple qu'il n'y a rien de contradictoire à adopter la modernité et à perpétuer la culture ancestrale, ou à écrire dans la langue coloniale (le français) et à aimer cette langue. Avec *Shuni*, Naomi Fontaine participe à l'affirmation d'une littérature innue en fière héritière d'An Antane Kapesh (1926-2004), dont elle a réédité et préfacé chez Mémoire d'encrier le texte fondateur de 1976, écrit en innu-aimun, *Je suis une maudite Sauvagesse*.

Patrick Bergeron

Melissa Bull
ÉCLIPSE ÉLECTRIQUE
Trad. de l'anglais par Benoît Laflamme
Boréal, Montréal, 2020, 242 p. ; 24,95 $

Premier recueil de nouvelles, et premier ouvrage traduit en français de Melissa Bull, *Éclipse électrique* regroupe vingt-trois textes qui mettent en scène une galerie de personnages pour le moins atypiques, le plus souvent des jeunes femmes en quête d'elles-mêmes, doublement seules lorsqu'un conjoint squatte leur appartement, voire les encombre.

Dans la nouvelle qui ouvre le recueil, « Les shakes », Catherine vit dans un appartement autrefois occupé par une clinique médicale où serait mort le médecin qui y travaillait. Son

amoureux du moment, avachi dans un fauteuil, est dans les vapes, alors qu'elle craint de devoir être opérée pour un cancer de l'utérus. Tout, dans cette nouvelle, repose sur l'irritation qu'engendrent l'indifférence de l'un et l'inquiétude de l'autre, tension que rien ne vient résoudre.

Dans une autre nouvelle, « La fin », une mésentente éclate entre deux colocs alors que le printemps s'amorce. Dans la nouvelle fort justement nommée « L'itinéraire », une jeune femme visite des amis à Bonn. Elle peine d'abord à les rejoindre, la carte SIM de son téléphone ne fonctionnant pas. Elle ne parle ni ne comprend l'allemand et ne se résoudra à se déplacer seule dans la ville qu'avec un itinéraire lui permettant de retrouver son chemin sans se perdre ou avoir à demander de l'aide. La plupart des nouvelles reposent sur des moments semblables où s'exerce une tension dramatique, souvent banale à première vue, sans véritable dénouement. Plusieurs des nouvelles ont pour cadre Montréal, ses différents quartiers, son côté résolument métropolitain par la coexistence des cultures francophone et anglophone (autre tension ici exploitée). Plus qu'un simple environnement, la ville s'impose comme sujet premier d'intérêt. On a parfois l'impression d'instantanés pris sur le vif, comme ces photos capturées par un cellulaire qui s'animent momentanément avant de s'immobiliser de nouveau.

L'atmosphère qui se dégage des nouvelles est tantôt réaliste, tantôt onirique, voire étrange. Dans « L'intrus », un cambriolage prend une tournure inattendue lorsque les deux malfaiteurs se retrouvent à affronter une jeune fille entourée de ses poupées de porcelaine, plus vivantes qu'inertes. Dans la nouvelle qui donne son titre au recueil, l'atmosphère est davantage surréaliste lorsque le personnage de Wanda, éblouissante dans sa robe électrique qui scintille de tous ses feux la nuit dans les bars montréalais, ramène chez elle l'amant d'un soir. Il n'y a pas de véritable chute dans ces nouvelles. Elles se terminent le plus souvent abruptement, laissant au lecteur le soin de tirer les conclusions qui lui siéent. Et le tout se déroule à la vitesse de l'éclair. Il y a un côté cinématographique à ces nouvelles, en partie causé par l'attrait, le soin apporté au choix des lieux dans lesquels elles se déroulent. Le style est alerte, rapide, et convient mieux aux nouvelles les plus courtes. Somme toute, un recueil qui offre un regard autre sur Montréal et la faune que l'on peut y croiser, si tant est que l'on porte attention à l'autre solitude et aux accents qui lui sont propres.

Jean-Paul Beaumier

Hélène Koscielniak
GÉNÉRATION SANDWICH
L'Interligne, Ottawa, 2020, 285 p. ; 28,95 $

Un livre composé à la manière d'un roman policier : un court prologue, constitué d'un extrait qu'on retrouve vers la fin, pose le problème, et la suite nous raconte le déroulement de l'événement jusqu'à la solution – Lianne pense avoir tué son père et se sent coupable du geste qu'elle a posé.

En avant-propos, un article de *La Presse canadienne* traitant « des Canadiens âgés de 48 à 64 ans », la génération sandwich « qui se sent coincée entre les exigences des soins à prodiguer à [ses] parents vieillissants et à [ses] propres enfants » ainsi qu'à ses petits-enfants, comme les lecteurs le découvriront.

Au centre du roman, Lianne, 58 ans, réceptionniste, veuve, mère de Stéphane et de Sophie qui a une fille, Lily, et maintenant en couple avec André qui a un garçon, Justin. Une famille tout ce qu'il y a de « normal », théoriquement sans graves problèmes. Lianne a trois frères plus jeunes qu'elle : Denis, Claude et Jean-Guy. Leur père, Dominique, 82 ans, veuf, souffre tout en le niant d'un début d'Alzheimer. Il vit toujours dans sa maison, mais n'arrive plus à assumer toutes les tâches reliées à une vie autonome. Sa ferme laitière est gérée par Jean-Guy. À ses personnages s'ajoutent les autres enfants et petits-enfants de Lianne et de ses frères.

Lianne se sent responsable de son père et d'une façon plus générale de l'ensemble de sa famille : quand Lily affirme qu'elle est depuis toujours un garçon et qu'elle a décidé de s'appeler Liam en assumant sa transsexualité, quand Dominique est victime d'une arnaque, quand Justin revient à la maison, lui qui n'arrive pas à donner un sens à sa vie, quand ses frères veulent placer leur père dans une résidence pour personnes âgées parce qu'ils considèrent que tenter de le garder chez lui est dangereux. Et ainsi pour d'autres problèmes vécus par les divers membres de sa famille élargie.

Lianne est prise en « sandwich » entre les besoins contradictoires qui secouent les siens et se sent coupable de ne pas pouvoir résoudre les problèmes, voire d'en être la cause. Cette culpabilité, elle lui a donné un nom : Miss Culpa. Réussira-t-elle à « amadouer » ou à « vaincre » Miss Culpa ? C'est le sujet du roman.

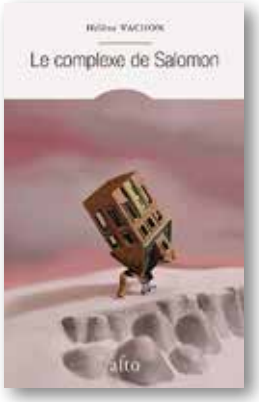
Structuré en de courtes scènes centrées sur un personnage, ce roman aborde avec acuité et finesse différents problèmes sociaux et affectifs : perte d'autonomie, transexualité, santé

mentale, recherche de parents biologiques (un sous-thème important qui se greffe à l'intrigue d'une façon imaginative, mais peut-être superflue), conflits parents-enfants et au sein des couples, retraite anticipée ou non. Jusqu'où (et jusqu'à quand) sommes-nous responsables de l'autre ? À quel moment ce sentiment de responsabilité nuit-il à l'autre ? Hélène Koscielniak ratisse large sans jamais succomber à la simplification ou au moralisme. Tout est dans l'action et dans les questions que se posent les personnages.

David Lonergan

Hélène Vachon
LE COMPLEXE DE SALOMON
ET AUTRES BONNES NOUVELLES
Alto, Québec, 2020, 98 p. ; 18,95 $

Un banal objet, un geste observé : voilà matière à une histoire originale pour la nouvelliste au regard perspicace. Dans *Le complexe de Salomon*, elle nous propose douze nouvelles dont les thèmes saisis dans l'air du temps s'avèrent plus ou moins graves, mais presque toujours traités avec le soupçon de légèreté que l'autrice sait insuffler à ses créations.



Un arrêt d'autobus dans un endroit désert face à un pénitencier sera l'élément déclencheur pour dénoncer les préjugés et idées reçues à l'égard des prisonniers et ex-détenus, des Noirs, des Arabes et autres immigrés. Deux personnages. L'un silencieux, mais tendu, l'autre injurieux. Tension. Chute : revirement de situation, coup de théâtre qui assure une fin heureuse. Un billet de vingt dollars oublié dans un guichet déclenche une parodie du jugement déroutant du roi Salomon, histoire qui donne son titre au recueil. Ailleurs, Hélène Vachon fait une critique douce du recours excessif à la chirurgie plastique pour attirer un mari distrait. Là, regard ironique sur le phénomène de la surstimulation des enfants transformés en singes savants par leurs parents. Une bouteille d'eau intelligente rappelle les dérives possibles et l'absurdité de certaines utilisations de l'intelligence artificielle. La nouvelliste s'amuse aussi du travers observé dans certains milieux où l'on perçoit comme suspect le geste honnête et gratuit. Le texte traitant d'un auteur qui essaie de se débarrasser de ses livres invendus est particulièrement savoureux : ces invendus sont à la fois un constat d'échec de l'auteur et une mise en lumière du comportement contradictoire du public qui ne les achète pas mais trouve sacrilège qu'on les détruise.

L'autrice dédramatise les situations en usant de procédés comiques tels que l'hyperbole et l'accumulation, ou le comique de situation comme dans le dialogue « Entre psys » et dans « Sous haute surveillance », où le gardien des prisonniers les plus endurcis « s'évanouit au moindre choc ». Le quiproquo est en quelque sorte le sujet de « Malentendant et malentendu ». Plusieurs chutes « pirouettes » participent aussi au ton amusant du recueil.

Seules deux nouvelles suscitent plutôt l'émotion et l'empathie : « Le vieux chien », traversée par la tendresse d'un maître pour son ami fidèle arrivé au bout de sa vie, et la dernière, « Désenchantement ». Le narrateur y suit de près, puis pénètre la conscience du grand écrivain autrichien Stefan Zweig en exil à Petrópolis, le jour même de son suicide et de celui de sa femme en février 1942. « Le devoir de l'exilé est de recommencer. De recommencer et de perdre la mémoire », pense l'écrivain sexagénaire, qui ne s'en sent plus la force. Touchante nouvelle biographique qui se clôt avec un extrait de la lettre d'adieu de l'auteur de l'œuvre posthume *Le monde d'hier*. Ce récit nous rappelle par ricochet la difficile adaptation des réfugiés d'âge mûr.

Le lecteur retrouvera, dans *Le complexe de Salomon*, la langue coulante, juste et naturelle d'une écrivaine qui peaufine son art. Il reconnaîtra les marques de la tonalité favorite de ses œuvres antérieures, notamment de *Santa*. Souhaitons-lui, pour paraphraser la chute de « Boomerang », de traverser les ans.

Pierrette Boivin

Antonine Maillet
FABLIAU DES TEMPS NOUVEAUX
Leméac, Montréal, 2020, 69 p. ; 11,95 $

Elle nous a toujours conté des histoires, car conteuse elle est avant tout. Parfois, elle s'aventure dans des contes pour enfants, comme ce fut le cas avec *Christophe Cartier de la Noisette dit Nounours* (1981). On se rappellera d'ailleurs que ses premières pièces avaient été écrites pour les élèves du Collège Notre-Dame d'Acadie, où elle enseignait dans les années 1950.

Les Painchaud « rêvaient d'un enfant ». C'est ainsi que commence ce fabliau coloré. Autour d'eux, les Rossignol ont un oiseau, les Barbeau, un poisson, les Laviolette, une fleur et les Chabot, un chat. En pétrissant un pain, madame Painchaud donne naissance à un... qu'elle nommera Pain Chaud et qui a les qualités d'un humain. Ce personnage n'est pas sans rappeler Gros comme le Poing, lui aussi né de la pâte à pain que pétrissait sa mère et qui est au centre du roman-conte (pour grandes personnes) *Le huitième jour* (1986).

Les cinq formeront une bande qui, après avoir exploré les environs et créé un peu de confusion, recevra la mission du Temps de faire le point sur l'état de la terre, tout en rencontrant le Passé, l'Avenir et la Nature. Les habiletés de chacun seront mises au service de la cause et chacun aura à vérifier ce qu'il en est : l'air pour l'oiseau, l'eau pour le poisson, la terre pour la fleur, les animaux pour le chat et l'humanité pour Pain Chaud.

Voilà un conte qui s'adresse autant aux adultes qu'aux enfants, animé par la plume vive et tendre d'Antonine Maillet. Il y a une belle naïveté dans ce court récit. On se laisse toucher par le propos, même s'il simplifie beaucoup les problèmes que rencontre notre planète. Situé dans cette Acadie rurale, mais imaginaire que l'auteure a si souvent chantée, ce fabliau semble faire entendre la voix d'une grand-mère qui cherche à sensibiliser ses petits-enfants sans pour autant trop les apeurer.

David Lonergan

Rino Morin Rossignol
LE TEMPS DES SIGNES
Perce-Neige, Moncton, 2019, 229 p. ; 25 $

Il est des livres qu'on ne devrait pas oublier. Ainsi en est-il des deux premiers recueils de poésie de Rino Morin Rossignol, qui étaient épuisés, *Les boas ne touchent pas aux lettres d'amour* (1988) et *La rupture des gestes* (1994), que vient de rééditer Perce-Neige sous le titre du *Temps des signes*.

Divisé en trois parties, *La rupture des gestes* nous entraîne dans la lente prise de conscience de son identité qu'amorce Morin Rossignol à partir de sa vingtième année. Qui est-il ? « Je ne suis que l'espace / entre deux matins », affirme-t-il timidement, incapable de nommer les forces qui le déchirent : « Fais taire en moi / le chaos de mes obsessions ».

La première partie reprend le titre du recueil et couvre les années 1970-1973. Le poète y raconte son effroi, son désespoir, ses angoisses qui croissent au fur et à mesure que son homosexualité latente fait surface alors qu'il tente de l'endiguer : « Je suis un sexe en perdition / je suis un sexe qui se meurt / abruti ». Le premier poème, « Seins », n'apparaît pas dans l'édition originale, mais préfigure la rupture.

La douleur de l'être trouve son sens dans l'honnêteté de la démarche : « Les arbres ont de la peine / eux aussi / quand on les déracine ». Cette quête d'honnêteté se manifeste entre autres dans la fulgurance d'images toutes simples mais combien riches de sens : « Un jour de grisaille / se frotte à la fenêtre bleue / d'une chambre froide ».

Dans la deuxième partie, « Le rituel des vertiges » (1974-1979), le poète tente d'affirmer son homosexualité. À la culpabilité qui a suivi la découverte de son orientation succède la difficulté d'avoir à l'assumer. Période sombre, introspective, réflexive : « Et j'étais nu devant le vide / et je n'étais plus bien dans ma peau ». Il lui faut accepter que tout ne soit pas dit, que tout ne soit pas clair : « J'enfouis mon angoisse / entre les mots ».

La troisième partie, « La spirale des urgences » (1985-1988), raconte son long voyage au bout de la nuit. Morin Rossignol se jette dans une sexualité débridée, voulant tout à la fois se perdre et se trouver, « braver [s]es interdits / délier [s]es tabous ». Les poèmes s'allongent, se transformant en suites, le vers se fracasse dans les mots. La violence du cynisme remplace la plastique du poème. Et si l'écriture reste belle, c'est qu'elle sait capter cette violence : « Le temps crache d'ennui / dans le cendrier ».

Puis, dans le dernier poème, « Trottoirs hirsutes », Morin Rossignol rassemble en un tout son expérience. Comme s'il faisait face à sa mort intérieure. Un poème décousu, morcelé, âpre, cru. L'image qui clôt le recueil : « Et soudain / l'éclat du silence », donnera son titre au recueil suivant (1998).

Les poèmes des *Boas ne touchent pas aux lettres d'amour* ont été écrits entre 1980 et 1984. Ils s'insèrent donc entre les deuxième et troisième parties de *La rupture des gestes*. Ces « contes à rebours », selon la première édition, hésitent entre nouvelles et journal intime dans une prose que l'auteur définit comme poétique. Morin Rossignol y aborde son homosexualité d'une façon ouverte et provocatrice mais sans l'introspection qui est au cœur de *La rupture des gestes* : « Tous les paradis artificiels sont bons en enfer. On cruise ». On a l'impression d'une dérive qui se heurte à un cul-de-sac affectif et amoureux, mais en même temps qui permet au poète d'accepter ses désirs : « Peut-être émergeons-nous de la vie comme la forme jaillit sur la toile de l'artiste ».

Si la prose des *Boas ne touchent pas aux lettres d'amour* semble être un jaillissement du cœur et exprime un « voyage » dans la nuit, les poèmes de *La rupture des gestes* sont fignolés, ont des accents chantants même s'ils sont douloureux. Les images sont fortes, les verbes colorés, les phrases précises. Et dans les deux cas, Morin Rossignol réussit à nous faire partager sa quête.

David Lonergan